Moreau, Charles Francois Jean Baptiste
Madame Favart

PQ
2367
M4M3
1809

Moreau et Dumolard

Madame Favart

1809

MADAME FAVART,

COMÉDIE EN UN ACTE EN PROSE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES.

PAR MM. MOREAU ET DUMOLARD,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du VAUDEVILLE, le 22 décembre 1806.

« Nature un jour épousa l'art;
» De leur amour naquit Favart,
» Qui semble tenir de son père
» Tout ce qu'elle doit à sa mère. »
BAURAN, *auteur de la Servante Maîtresse.*

SECONDE ÉDITION.

PRIX : 25 sous.

A PARIS,

Chez FAGES, Libraire du THÉATRE DU VAUDEVILLE, au Magasin de Pièces de Théatre, boulevard Saint-Martin, N°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1809.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Mme. FAVART, actrice de la Comédie italienne. . . .	Mme. BELMONT.
FAVART.	M. ARMAND.
L'ABBÉ DE VOISENON. . .	M. JULIEN.
Le maréchal DE RICHELIEU.	M. VERTPRÉ.
M. DORIMONT, fermier-général.	M. DUCHAUME.
FINETTE, femme-de-chambre de Mme. FAVART. . . .	Mlle. DESMARES.
ANNETTE, jeune Rosière. .	Mlle. ARSÈNE.
M. DE LA SAISIE, commis aux douanes.	M. FICHET.

PQ 2367 M4M3 1809

COUPLET D'ANNONCE,

Chanté par Arlequin (LAPORTE.)

Air de la Cinquième Édition.

Le Public rendit bien heureux
Favart dans les *Champs-Elysées* ; *
Quand sa femme vient en ces lieux,
Pourriez-vous changer de pensées ?
Ah ! vous l'app'audirez aussi ;
Du Français nous connaissons l'âme ;
Quand il reçoit bien le mari,
Il reçoit encor mieux la femme.

* Ouvrage représenté avec succès au Vaudeville.

La Scène est à Fontenay-aux-Roses, chez Mme. Favart. Le théâtre représente un salon ; on voit sur la scène des malles ouvertes, contenant des costumes de théâtre et un carton de dentelles ; il y a à droite, sur le devant de la scène, un bureau, une écritoire et des papiers.

LIBRARY JUL 10 1969 UNIVERSITY OF TORONTO

NOTICE.

Le petit fils du célèbre Favart et de l'aimable actrice, dont nous avons tenté d'esquisser le portrait, ayant bien voulu nous communiquer un manuscrit de la main de son aïeul, dans lequel il paraît que les journaux et le Dictionnaire de l'Encyclopédie ont puisé les particularités de la vie de madame Favart, et les anecdotes qu'ils rapportent à la louange de son talent et de son cœur; nous ne retracerons pas au public des faits déjà connus, nous nous bornerons à exprimer ici notre reconnaissance, pour l'offre que M. Favart fils a bien voulu nous faire.

Nous avons cependant trouvé dans le manuscrit qu'il nous a confié, quelques traits qui peignent le caractère et l'esprit de madame Favart. Ces traits, moins connus, méritaient de l'être, et c'est M. Favart lui-même qui va se charger de finir le tableau que nous avons voulu tracer d'une des plus agréables actrices qui aient contribué aux plaisirs de la France et à la gloire des arts. Nous copions le manuscrit :

« Les talents qu'elle possédait n'étaient rien en » comparaison des qualités de son cœur. Une » âme sensible, une probité intacte, une géné- » rosité peu commune, un fonds de gaîté inalté-

» rable, une philosophie douce, constituaient » son caractère; elle ne s'occupait que des moyens » de rendre service, elle en cherchait toutes les » occasions; et, quoiqu'elle fût souvent payée d'in- » gratitude, elle disait : *On a beau faire, on ne* » *m'ôtera pas la satisfaction que je sens à obliger.* » Elle n'employait jamais son crédit pour elle- » même, mais pour être utile aux autres; elle » prit soin de l'éducation de son frère, payait des » pensions à sa famille, et soutenait secrètement » plusieurs personnes qui étaient dans l'indigence. »

Nous ne fixerons pas les yeux du lecteur sur le tableau que présente la fin de ce manuscrit, dépositaire des sentiments d'estime et des regrets d'un homme célèbre, pour une compagne digne de lui, et nous finirons d'une manière plus convenable au petit vaudeville, en citant les vers suivants, qui furent gravés au bas du portrait de Bastienne, et qu'aucun contemporain paraît n'avoir recueillis.

« L'Amour, sentant un jour l'impuissance de l'art,
» De Bastienne emprunta les traits et la figure,
» Toujours simple, suivant pas à pas la nature,
» Et semblant ne devoir ses talents qu'au hasard;
» On démêlait pourtant la mine d'une espiègle,
» Qui fait des tours, se cache afin d'en rire à part,
» Qui séduit la raison et qui la prend pour règle :
» Vous voyez son portrait sous les traits de Favart. »

MADAME FAVART,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

FAVART, VOISENON.

(*Ils sont tous deux assis près d'une table.*)

FAVART.

Mon cher Voisenon, voilà un sujet qui nous promet un succès : l'*Amitié à l'épreuve.*

VOISENON.

Et qui tiendra parole entre les mains de Favart.

FAVART.

Nous en étions restés, je crois...

VOISENON.

A l'Ariette de Blanfort.

FAVART.

Relisons.

VOISENON.

« Qu'il est doux de passer sa vie
» Entre l'amour et l'amitié;
» De tout l'univers qu'il oublie,
» Heureux qui peut être oublié!

FAVART.

» Ami tendre et femme jolie,
» Sans cesse feront mon bonheur;
» Et tous les biens que l'on envie,
» Je les trouverai dans mon cœur. »

VOISENON.

Quand tu sais si bien parler le langage de l'amitié, devrais-tu m'empêcher d'en pratiquer le devoir?

FAVART

Ne parlons plus de cela : tu connais mes sentiments à cet égard.

VOISENON.

Écoute : nous sommes seuls, nous pouvons causer librement : ta direction de Bruxelles t'a ruiné ; j'ai un revenu plus que suffisant ; tu as des dettes considérables à acquitter ; je puis vivre sans travailler ; et ton épouse, éloignée du théâtre, se voit privée du fruit de ses talents ; en un mot, je suis riche et tu ne l'es pas ; je suis garçon, tu es marié ; et tu persisterais encore à refuser les offres de ton ami!

FAVART.

Air : *La comédie est un miroir.*

A persister dans mes refus
Un plus noble espoir m'encourage.
Sous le pavillon de Momus
Le calme suit toujours l'orage.
C'est assez pour moi d'employer
L'heureux secours de ton génie ;
Le théâtre seul doit payer
Les dettes de la comédie.

VOISENON.

Travaillons donc. (*Ils se mettent à l'ouvrage.*) J'espère que cette fois tu ne m'accuseras pas de paresse.

FAVART.

Il est vrai ; depuis que notre ouvrage est commencé, tu viens ici de bon matin.

VOISENON.

La saison est si belle, et il y a si près de Belleville à Fontenay-aux-Roses!

FAVART.

Mais il y a près de deux lieues.

VOISENON.

Je ne m'en aperçois pas.

Air : *Lise épouse l'beau Gernance* (de Fanchon.)

Si l'amour porte des ailes,
Au gré des amis fidèles,
Qui brûlent de se revoir,
L'amitié peut en avoir.
Des lieux où Favart respire
Si mon destin m'éloigna,
Le sentiment qui m'attire
N'connaît pas ces distanc'-là.

FAVART.

Discours de poète : un nuage, une rivalité peuvent nous brouiller.

VOISENON.

Nous rivaux !

FAVART.

Sans doute.

VOISENON.

Mon ami, nous sommes inséparables : et si quelque jour la postérité parle de nous, elle ne nommera pas l'un sans l'autre.

Air : *Dorilas contre moi des femmes.*

Lorsqu'entraîné par la folie,
Loin de ma retraite du *Jard*,
Je me présentai chez Thalie,
Ce fut sous le nom de Favart.
A l'hypocrène j'osai boire
A l'ombre de l'incognito,
Si tu parviens au temple de mémoire,
Moi, j'entrerai sous ton manteau.

FAVART.

Sous le manteau ? Eh ! mon ami, tes jolis contes se vendent-ils autrement ?

VOISENON.

Chut, chut ; ne parlons pas de cela ; ce sont mes péchés capitaux.

FAVART.

Le public te les pardonne.

Air *du vaudeville d'Arlequin Musard.*

Par fois, sous ta plume légère,
Un mot grivois vient se placer;
Mais le lecteur le plus sévère
Regretterait de l'effacer.
Malgré la critique ennemie,
Tes contes seront lus partout;
Accusés par la pruderie,
Ils sont défendus par le goût.

VOISENON.

Revenons à notre ouvrage; j'ai à cœur de le voir terminé.

FAVART.

Oui, travaillons.

SCENE II.

LES MÊMES, FINETTE.

FAVART.

Comment déjà des importuns! que nous veut-on?

FINETTE.

Messieurs, le déjeûner est servi, et madame vous attend au salon.

VOISENON, *se levant avec précipitation.*

Madame attend!

FAVART.

Te voilà bien : tu laisses la notre scène.

VOISENON.

Je n'ai jamais fait attendre un bon déjeûner, ni une jolie femme. Tu sais d'ailleurs combien les conseils de madame Favart nous ont été souvent utiles; nous lui lirons ce que nous avons fait.

Air : *L'avez-vous vu mon bien aimé.* (De la Fée Urgelle.)

La grace qu'elle met a tout
Nous dicte l'art de plaire,
Et la finesse de son goût
Nous guide et nous éclaire;

Consultons-la sur nos écrits ;
Elle sait en doubler le prix.
A son secours
Ayons recours,
Sans crainte qu'on nous fronde.
» Ce qui plaît aux dames toujours
» Doit plaire à tout le monde. »

FAVART.

Tu as raison.

(*Ensemble.*) A leur secours
Ayons recours, etc. (*Ils sortent.*)

SCENE III.

FINETTE, *seule.*

Toujours galant M. de Voisenon !... Mais, songeons à ce que ma maîtresse m'a ordonné : préparons sa toilette de tantôt, et rangeons ces costumes, qui probablement ne serviront de long-temps. C'est une singulière chose que la comédie. Déplaît-on au public, on est obligé de quitter le théâtre ; a-t-on le bonheur de lui plaire, on a tant d'ennemis que ça revient quelquefois au même. Et qui l'éprouva plus que madame Favart ?

Air : *De la Maréchale.* (Contredanse.)

Tantôt
Reine ou bergère,
Elle sait toujours plaire ;
Et sa grâce légère
N'est jamais en défaut.
Elle a de doubles armes
Contre les inconstants ;
Ceux qu'épargnent ses charmes
Cèdent à ses talents.
Tantôt, etc.
Dans Nicette elle éprouve
Combien on la chérit.
C'est le cœur qu'elle trouve

En cherchant de l'esprit.
Tantôt, etc.
Agaçante sultane
Tout cède à son pouvoir;
Chacun à Roxelane
Jetterait le mouchoir.
Tantôt, etc.

Eh bien! tant de talents ne nous ont attiré que des persécutions. A l'Opéra-Comique, les grands théâtres auxquels nous portions ombrage, nous forcent de fermer. A Bruxelles, le gouverneur aussi tourmentant qu'un seigneur français, nous oblige à quitter le pays; nous débutons à la comédie italienne, nouveaux succès, nouvelles persécutions; et pour la troisième fois nous sommes éloignés du théâtre. Pourtant le désintéressement de Madame a bien dérangé sa fortune. Je n'ai pas tant d'esprit que Madame Favart: mais Finette à sa place... (*Pendant son monologue, elle débatte les costumes de madame Favart.*) Mais, que vois-je? des dentelles superbes! qui peut les avoir mises dans nos malles? c'est sans doute une galanterie du gouverneur de Bruxelles. Cet homme là avait du bon.

SCENE IV.

DORIMONT, FINETTE.

FINETTE.

Eh! c'est M. Dorimont.

DORIMONT.

Moi-même, ma chère enfant; tu ne t'attendais pas à me revoir, n'est-ce pas?

FINETTE.

J'avais peur que vous n'eussiez pas le courage...

DORIMONT.

Il est vrai que Mme Favart ne m'a pas trop écouté.

FINETTE.

Sans cela, Monsieur, on ne vous reverrait pas.

DORIMONT.

C'est assez vrai , c'est assez vrai. Je me suis laissé dire qu'il y avait dans ce pays une rosière , à qui l'on donnait le prix de la vertu ; et je suis venu voir çà pour la rareté du fait ; mais , franchement , ce n'est pas là le seul motif qui m'amène , je suis bien aise de savoir si ta maîtresse , si fière à Paris , s'humanise un peu dans la retraite , et si la petite leçon qu'elle a reçue.....

FINETTE.

Vous n'êtes pas habitués à ce qu'on vous résiste, Messieurs.

DORIMONT.

C'est assez vrai ; je l'ai toujours éprouvé jusqu'ici.

FINETTE.

Je crains que monsieur n'en puisse dire autant cette fois.

DORIMONT.

J'ai meilleure espérance , et je suis sûr que depuis qu'elle a quitté Paris , ta maîtresse a plus d'une fois regretté d'avoir dédaigné un homme comme moi.

FINETTE.

Je ne sais.

DORIMONT.

N'es-tu pas sa confidente ?

FINETTE.

Raison de plus pour être discrète.

DORIMONT , *à part.*

Je vois qu'il faut délier cette langue là. (*Il donne une bague à Finette.*)

FINETTE.

Ah ! Monsieur , vous feriez parler les muets.

DORIMONT.

En ce cas là tu vas.....

FINETTE.

Et ma conscience , monsieur !

DORIMONT.

T'oblige maintenant à me dire la vérité.

FINETTE.

Eh ! bien, monsieur, la vérité est que ma maitresse m'a défendu de prononcer devant elle votre nom.

DORIMONT.

Soit, ne lui parle pas de mon nom : parle-lui de ma fortune ; et dis-lui qu'il n'est pas de sacrifices...

FINETTE.

Quoi ! monsieur, vous l'aimeriez au point ?.....

DORIMONT.

J'en suis fou.

Air *Du vaudeville de M. Guillaume.*

En la voyant sous l'habit de sultane
Je me croyais dans l'empire ottoman ;
Et pour l'aimable *Roxelane*
J'étais un petit Soliman. (*Bis.*)
En l'écoutant dans le rôle d'*Annette*,
Un trouble inconnu me saisit,
Et c'est le jour qu'elle joua *Nicette*
Que je perdis l'esprit. (*bis.*)

FINETTE.

Je croyais que cela datait de plus loin ; au reste, Monsieur a tant d'autres biens qu'il ne s'aperçoit pas de ces petites pertes-là.

DORIMONT.

C'est vrai, c'est vrai : mais parlons d'affaire : nous avons fait hier une saisie superbe ; nous sommes trop bons Français pour laisser circuler les marchandises de nos ennemis ; si ta maitresse veut venir demain chez moi choisir les vingt plus belles pièces de dentelle, je te promets à toi la plus jolie coiffure.....

FINETTE.

Monsieur n'en doit pas manquer. Mais Madame ne consentira jamais à cette démarche.

DORIMONT.

Si je les faisais porter ici, peut-être qu'un présent si rare.....

FINETTE.

Si rare ? on en trouve partout.....

DORIMONT.

Une marchandise prohibée !

FINETTE.

C'est depuis qu'elle est défendue que tout le monde en a : et vous voyez que Madame n'en manque pas. (*Elle montre à M. Dorimont le carton de dentelles.*)

DORIMONT.

Comment donc, c'est de superbe point de Maline... Quelque mortel plus heureux.... M. de Voisenon sans doute.

FINETTE.

Monsieur, je vous jure...

DORIMONT.

Six mois de résistance ! J'aurais parié qu'il y avait du Voisenon là dedans. Ah ! ces poètes !

Air : *Adieu, je vous fuis bois charmants.*

Papillons brillants et trompeurs,
A la voix du plaisir fidèles,
Pour nous ravir toutes les fleurs
L'amour leur a prêté ses ailes.
A leurs éloges mensongers
Les belles ne résistent guères.
Et c'est avec des vers légers
Qu'ils rendent nos femmes légères.

FINETTE.

Monsieur, voici madame. (*Elle sort.*)

DORIMONT *à part.*

Et M. de Voisenon.

SCENE V.

DORIMONT, Mme. FAVART, VOISENON.

Mme. FAVART.

Air : *Suzon sortait de son village.*

De la fête de la Rosière
Que chacun s'occupe aujourd'hui ;
Cette aimable et jeune bergère
A pris la vertu pour appui.
Plaisirs charmants,
Tendres amants,
De ses devoirs rien n'a pu la distraire.
Quand tout Paris,
De l'or épris,
A l'opulence attache tant de prix,
Au village une bergerette,
Va nous prouver par son bonheur,
Que lorsqu'on a la paix du cœur
Notre fortune est faite. (*bis.*)

DORIMONT.

Une fortune comme ça n'empêche pas de mourir de faim.

Mme. FAVART *à Dorimont.*

Quoi, monsieur, vous étiez ici, et l'on ne m'a pas avertie ?.....

DORIMONT.

Je suis arrivé il n'y a qu'un instant, et j'allais me faire annoncer.

VOISENON.

Eh ! c'est M. Dorimont, le plus riche et le plus aimable de nos fermiers-généraux !

DORIMONT.

C'est vrai, c'est vrai : mais parlons de vous, madame. Ne regrettez-vous pas un peu cette capitale où l'on vous regrette tant : et ne désirez-vous ici ?..

Mme. FAVART.

Rien, je vous assure.

Air : *Ah ! qu'il est doux de vendanger.*

J'ai pour richesse la santé,
Pour soutien la gaîté ;
Ici je trouve, à chaque pas,
Un site romantique,
Comme on n'en trouve pas
A l'Opéra-Comique. (*bis.*)

DORIMONT.

C'est vrai, c'est vrai ; mais comptez-vous pour rien nos opéras nouveaux ?

Mme. FAVART.

Même air que ci-dessus.

Je préfère à vos airs nouveaux
Le chant de mes oiseaux.
Sans tour de force, et sans éclats,
Ils font de la musique,
Comme on n'en trouve pas
A l'Opéra-Comique. (*bis.*)

VOISENON.

Madame, vous oubliez celle de l'auteur du *Huron* et du *Tableau parlant*.

DORIMONT.

J'aime beaucoup son *Jugement de Midas*, moi.

VOISENON.

Vous avez du jugement, monsieur.

DORIMONT.

Croyez-moi, madame, venez à Paris ; le goût vous y rappelle.

VOISENON.

Et c'est monsieur qu'il a choisi pour interprête.

Mme. FAVART.

Il ne pouvait mieux choisir ; mais cela ne m'empêchera pas de rester ici.

DORIMONT.

J'espérais pourtant vous posséder à l'un de mes petits soupers, où je me flatte de rassembler la meilleure société de Paris.

VOISENON.

C'est-à-dire la plus riche.

DORIMONT.

C'est vrai, c'est vrai : toujours de la gaîté M. de Voisenon !

Mme. FAVART.

C'est la fortune de ceux qui n'en ont pas.

DORIMONT.

Ecoutez donc ; on ne peut pas vivre sans richesse ; mais, on peut bien vivre sans esprit.

VOISENON.

Les exemples fameux ne nous manqueraient pas.

DORIMONT, *à part.*

Je crois qu'il me raille. (*Haut.*) Mais enfin, madame, si par mon crédit je pouvais vous faire rentrer au théâtre ; M. de Richelieu en a depuis peu la surintendance : je ne le connais pas, mais s'il ne fallait que l'aller voir....

Mme. FAVART.

Je sais qu'on l'a prévenu contre moi : et tenez, M. Dorimont.

Air *En deux moitiés le ciel, dit-on.*

L'amitié suffit à mon cœur.
Les succès d'un époux que j'aime
Ajoutent plus à mon bonheur
Que ceux que j'obtiendrais moi-même.
Si quelque jour la gloire vient
Pour m'arracher de ma retraite,
Je suivrai celle qui s'obtient,
Mais jamais celle qui s'achète.

DORIMONT.

Eh ! bien, madame, puisque vous êtes décidée à rester à la campagne, le seigneur de Fontenay veut me vendre une propriété charmante dans les environs : je n'ai pas encore terminé ; mais si la maison pouvait vous plaire...

Mme. FAVART.

Je vous respecte trop, monsieur, pour faire de vous mon intendant.

DORIMONT, *à part.*

Ah! l'on accepte les présents d'un rival, et l'on refuse les miens On accueille un poète, et l'on dédaigne un fermier-général! Mais le fat qu'on me préfère m'a fourni lui-même les moyens de me venger, et je veux que demain l'ingrate soit à mes genoux.

VOISENON.

Comment? M. Dorimont, parle ainsi tout seul? mais c'est un vol que vous nous faites.

DORIMONT.

Morbleu, monsieur, je n'y tiens plus.

Air *de la belle Marie.*

Avec raison à *Grétry*
Vous accordez la couronne;
Mais à présent je soupçonne
D'où vient votre amour pour lui.
Le public, qui l'encourage,
Sait lui rendre un juste hommage;
Mais votre muse, je gage,
Lui doit plus d'une leçon;
On voit bien, sur ma parole,
Que vous suivez son école;
Car vous jouez bien le rôle
De l'*Ami de la maison.*

Adieu, madame. Nous nous reverrons. (*Il sort.*)

SCENE VI.

VOISENON, Mme. FAVART.

VOISENON.

Cet homme est un sot.

Mme. FAVART.

Vous voyez cependant, mon cher Voisenon, que vos liaisons avec M. Favart fournissent un nouvel aliment à la calomnie.

VOISENON.

Air: *Oui, mon cher Favart à tes yeux.*

Près de Favart et près de vous,
Trop heureux de passer ma vie,
Je sens que de plus d'un jaloux
Mon sort doit exciter l'envie.
De ces traits qu'on ne peut parer,
Méprisons l'atteinte perfide.
L'amour ne saurait s'égarer
Quand l'amitié lui sert de guide.

Mme. FAVART.

On nous calomnierait moins si l'on vous trouvait ici plus rarement ; le public ne peut juger que sur les apparences, et il nous juge si séverement !

VOISENON.

Ses jugements ne sont pas sans appel.

Mme. FAVART.

Il ne faut pas les braver.

VOISENON.

Mes travaux avec Favart légitiment mes fréquentes visites ici.

Mme. FAVART.

Mon cher Voisenon, peut-être feriez-vous mieux de renoncer au théâtre. Votre état...

VOISENON.

Je ne mets jamais mon nom aux pièces que je fais avec Favart.

Mme. FAVART.

Air *du vaudeville de l'Avare et son Ami.*

En vain, sous un voile modeste
Vous essayez de vous cacher ;
Une célébrité funeste
Quelque jour viendra vous chercher.
De *Chaulieu*, que l'on cite encore,
On retrouve en vous les talens :
Et vos péchés sont trop brillants
Pour que long-temps on les ignore.

VOISENON.

Est-ce ainsi que vous croyez me donner le courage de renoncer à vous voir ?

Mme. FAVART.

Vos talents vous appellent aux plus grandes dignités.

VOISENON.

Et mes goûts au fauteuil académique.

Mme. FAVART.

Vous ne faites cependant aucune démarche pour obtenir la place que vient de laisser M. de *Crébillon*.

VOISENON.

De bonne foi, suis-je digne de lui succéder? Moi, fils anonyme de Momus, remplacer le fils avoué de la muse tragique!

Air *du Vaudeville de l'Opéra-Comique.*

Du vaudeville heureux enfants,
Tout en admirant Melpomène,
Souvent de ses faux ornements
Nous la dépouillons sur la scène.
Momus par fois, pour l'arrêter,
La blessa d'une pointe fine;
» Et l'on ne doit pas hériter
» De ceux qu'on assassine. »

Mme. FAVART.

Puisque votre modestie vous éloigne encore de l'Académie, rapprochez-vous donc de la cour.

VOISENON.

L'un n'empêche pas l'autre. Cessez donc, madame, de combattre mon goût pour le théâtre; et dites-moi comment vous trouvez l'ouvrage que nous vous avons lu ce matin.

Mme. FAVART.

L'*Amitié à l'épreuve*? Très-bien, mon cher Voisenon.

VOISENON.

Le sujet est de situation.

Air: *Au sein d'une fleur tour à tour.*

Au sein d'un commerce enchanteur,
Favart, ami sincère et tendre,
Me laisse goûter le bonheur
De vous voir et de vous entendre.

Le dépôt qui m'est confié
De son estime est une preuve :
C'est compter sur mon amitié,
Mais c'est bien la mettre à l'épreuve.

Mme. FAVART.

Puisque cette situation est si présente à votre esprit, je me reprocherais de troubler ce moment d'inspiration. Je ne sais ce qui peut retenir M. Favart, je vais vous l'envoyer.

VOISENON.

Auprès de vous j'étais si bien inspiré ! Restez, restez, de grâce.

Mme. FAVART.

En effet, je vois dans vos regards une certaine vivacité.

Air *du Vaudeville de Folie et Raison.*

Disciple de Thalie,
Volez à ses genoux ;
Je suis trop son amie
Pour la priver de vous. (*ter.*)
Oui, déjà votre esprit s'allume,
Un feu divin vient vous saisir,
Et de ce feu, qui vous consume,
De brillans éclairs vont jaillir.

Ensemble.

VOISENON.

Ah ! je vous en supplie,
Demeurez avec nous ;
Est-ce quitter Thalie
Que rester près de vous.

Mme. FAVART.

Disciple de Thalie,
Volez à ses genoux,
Je suis trop son amie
Pour la priver de vous.

(*Madame Favart sort.*)

SCENE VII.

VOISENON, *seul.*

Femme charmante ! et je pourrais consentir à me priver des douceurs que je goûte près de toi ? Ah ! pourquoi faut-il que je sois l'ami de Favart !

Cavatine (de la Finta Filosofa.)

Contrainte cruelle,
Epris d'une belle,

Faut-il, auprès d'elle,
Aimer son mari ! (*bis.*)

L'amour, qui m'inspire
Un tendre délire,
Tout bas vient me dire
Sois moins son ami.

Contrainte cruelle, etc.

De son cœur peut-être
Je me rendrais maître ;
Mais j'aime mieux être
Toujours leur ami.

Contrainte cruelle, etc.

SCENE VIII.

VOISENON, FINETTE.

VOISENON.

Eh bien ! Finette, ton maître ne vient-il point ?

FINETTE.

Madame a trouvé près de lui M. le duc de Richelieu.

VOISENON.

Comment, le vieux maréchal ici ? Il ne se résignera donc jamais à être sage ?

FINETTE.

Air *du Pas redoublé de l'Infanterie.*

Vieux desservant du dieu d'amour,
Toujours épris des belles,
Quoique déjà sur le retour,
Il court encor près d'elles.

VOISENON.

Malgré son talent sans égal,
Après mainte conquête,
J'ai cru que le vieux maréchal
Devait battre en retraite.

FINETTE.

Il revient encore à la charge.

VOISENON.

C'est une plaisanterie.

FINETTE.

Non, monsieur : et je ne voudrais pas avoir à lui résister.

VOISENON.

Je le crois bien : il a pris des places mieux défendues.

FINETTE.

Air : *Tu ne vois pas, jeune imprudent.* (des Chevilles de Maître Adam)

Peut-on refuser un vainqueur ?
Monsieur, je vous en fais l'arbitre.
Pour triompher de notre cœur
Un grand nom n'est-il pas un titre ?
Toujours le myrte de Paphos
S'unit au laurier de la gloire :
Femme que soumet un héros
Croit remporter une victoire.

VOISENON.

Finette est dans les grands principes ; et je veux l'embrasser.

FINETTE.

Là ! voyez donc : il me fera oublier la commission que madame m'a donnée.

VOISENON.

Où t'envoie-t-elle donc ?

FINETTE.

N'est-ce pas madame qui fournit tous les ans le costume des rosières depuis qu'elle ne peut plus les doter ? et n'est-ce pas moi qui préside à leur toilette ?

VOISENON.

Je ne m'étonne pas si je les trouve si jolies.

FINETTE.

Air : *Annette à l'âge de quinze ans* (d'Annette et Lubin.)

Fillette à l'âge de quinze ans,
A-t-elle besoin d'ornements,
Un rien relève ses attraits ;
De sa parure,
C'est la nature
Qui fait les frais.

VOISENON.

C'est donc çà que Finette est si jolie en négligé.

FINETTE.

C'est trop galant; mais il n'en faut pas moins remplir la commission de madame. Sans adieu, M. de Voisenon.

(*Elle sort.*)

SCENE IX.

VOISENON, RICHELIEU.

RICHELIEU.

(*A la cantonnade.*) Restez, restez, mon cher Favart. (*Haut.*) Eh! c'est Voisenon; j'étais bien sûr de le trouver ici: ce cher abbé, il est d'une constance!....

VOISENON.

On ne vous fera pas le même reproche, M. le maréchal.

RICHELIEU.

Il est vrai qu'à votre âge je traitais l'amour plus gaîment.

Air: *Vent brûlant d'Arabie.*

Enfant chéri des belles
L'amour aime à courir;
Lui coupe-t-on les ailes,
L'ennui le fait mourir.
A quoi bon tant de peines
Pour le rendre constant:
Doit-on de lourdes chaînes
Charger un faible enfant?

Là: voyons: est-ce que vous seriez sérieusement amoureux?....

VOISENON.

Vous oubliez, M. le duc, que je suis l'ami de Favart,

RICHELIEU

Eh! mon dieu, j'étais aussi l'ami de bien des maris

VOISENON.

M. le maréchal, tout le monde n'a pas vos talents.

RICHELIEU.

Modeste, et discret ! vous dérogez, Voisenon.

VOISENON.

Il faut bien être discret quand on n'a rien à dire.

RICHELIEU.

Pourquoi vous en défendre ?

Air : *nouveau de M. Doche.*

Eh ! mon ami tout vous accuse :
Etre heureux n'est pas un travers.
Favart n'est-elle pas la muse
Qui vous dicta ces jolis vers ?
« Pour charmer la raison la gaîté l'a choisie :
» Momus doubla ses agréments :
» Et comme autant de fleurs fit naître ses talents
» Pour en offrir un bouquet à Thalie. »

VOISENON.

C'est un hommage rendu à la vérité ; mais je vous jure.....

RICHELIEU.

Le public ne vous croira pas.

VOISENON.

Il nous fait souvent plus heureux que nous ne sommes.

RICHELIEU.

Vous verrez que monsieur vient ici toute la journée pour rien.

VOISENON.

Air : *Eh ! mais oui dà* (d'Annette et Lubin.)

Quand le soleil se lève,
Il m'y trouve en effet ;
Mais, quand son cours s'achève,
Je pars,... quoiqu'à regret :
Eh ! mais oui da,
Comment peut-on trouver du mal a ça ?

RICHELIEU.

Puisqu'il s'en va,
On ne peut pas trouver du mal a ça.

Ainsi donc, madame Favart ?...

VOISENON.

même air.

Instruite autant que belle,
A nos plans elle a part;
Je travaille avec elle;...
Mais, jamais sans Favart...
Eh! mais oui da,
Comment peut-on trouver du mal à ça?

RICHELIEU.

Favart est là :
On ne peut pas trouver du mal à ça.

Mon cher Voisenon, vous êtes un phénomène.

VOISENON.

C'est ce que les belles diront du maréchal de Richelieu.

Air : *J'ai mon mirliton.*

Mars et l'amour sur leurs ailes
L'ont guidé dans tous pays;
Ses victoires immortelles
Font trembler tous les maris;
Car le maréchal a soumis
Autant de belles
Qu'il a vaincu d'ennemis. (*bis.*)

RICHELIEU.

Je n'ai pas toujours réussi.

VOISENON.

Ce n'est pas l'avis des tuteurs et des maris de Bordeaux.

RICHELIEU.

Je n'en suis plus gouverneur: et le roi me charge de la surintendance des théâtres. Que ne m'en chargeait-il vingt-cinq ans plutôt?

VOISENON.

M. le duc, vous allez être bientôt le doyen des maréchaux de France.

RICHELIEU.

Monsieur, j'aimerais mieux être le doyen des pages.

VOISENON.

Sans doute M. le maréchal a appris l'injustice faite à Mme. Favart, et vient ici pour la réparer.

RICHELIEU.

Un autre motif m'amène : je dîne au château de Fontenay ; et je n'ai pas été fâché de prévenir Favart qu'on le désigne pour la place vacante à l'Académie ; je l'ai engagé à écrire à ses amis.

VOISENON.

L'Académie fera justice : et vous la ferez aussi, en rendant Mme. Favart au théâtre.

RICHELIEU.

Mais on m'a écrit à Bordeaux qu'elle n'avait eu qu'un moment de succès.

VOISENON.

Le public l'admirait : la cabale l'a poursuivie.

RICHELIEU.

Votre amitié connue pour Mme. Favart peut vous aveugler ; mais, quoiqu'une jolie femme n'ait jamais tort à mes yeux, la beauté n'est pas le talent.

VOISENON.

Elle sait les unir.

RICHELIEU.

Voilà bien le langage des amis.

VOISENON.

Ignorez-vous, M. le duc, qu'elle est la première qui ait sacrifié la coquetterie à la vérité du costume ; avant elle on jouait les paysannes en dames : mais pour ajouter à nos plaisirs...

Air *Jeune fille, jeune garçon.*

Dédaignant l'éclat emprunté,
Cette actrice, toujours parfaite, (*bis.*)
A son jeu comme a sa toilette
Fit présider la vérité.
A la froide parure
La bure succéda ;
Et ces réformes-là,
Qui les lui conseilla ?
La nature.

RICHELIEU.

On dit même qu'elle a été jusqu'à paraître sur le théâtre en sabots.

VOISENON.

Oui, M. le duc, dans la *Parodie du Devin du village*.

Air *du vaudeville des sabots.*

Pour la parodie utile
Quand Favart prit ses pipeaux,
L'actrice, non moins habile,
Rendit plus vrais ses tableaux,
Pour réveiller la folie,
Au négligé de Thalie,
Favart joignit des grelots ; (*bis.*)
Et sa femme des sabots. (*ter.*)

RICHELIEU.

Eh bien! nous l'entendrons : et nous en jugerons. Quant à son mari, dont je ne révoque pas en doute les talents, je l'appuierai de tout mon crédit.

SCENE X.

ANNETTE, VOISENON, RICHELIEU.

ANNETTE.

Madame. Favart n'est point ici, Messieurs ?

VOISENON.

Entrez, mon enfant. Madame Favart va descendre.

ANNETTE.

Messieurs, puisque madame n'y est pas...

RICHELIEU, *l'allant chercher.*

Rassurez-vous : rassurez-vous, ma petite ; je ne suis plus à craindre.

Air : *bon soir ma jeune et belle amie.* (Du Maréchal de Richelieu.)

Venez, ma belle et jeune amie,
Sur vos pas je ne puis courir. (*bis.*)
Je suis si vieux ! vous si jolie !
Ce n'est pas l'instant (*bis.*) de me fuir.

VOISENON.

Auriez-vous peur, mademoiselle ?

ANNETTE.

Non , monsieur : bien au contraire.

RICHELIEU.

Elle est ma foi charmante. Qui êtes-vous , ma belle enfant ?

ANNETTE.

Annette Lerond , pour vous servir , monsieur.

RICHELIEU, *à Voisenon.*

Voilà bien le monde : on n'offre des services qu'à ceux qui n'en ont plus besoin.

ANNETTE.

Fille de Nicolas Lerond , journalier, et bientôt Rosière.

RICHELIEU.

C'est vous qu'on va couronner ?

ANNETTE.

M. le bailly m'a fait espérer que monseigneur m'accorderait le prix.

VOISENON.

Et ce prix est une rose.

RICHELIEU.

Air : *mon père était pot.*

Ce seigneur est bien généreux ,
D'offrir a la sagesse
Un prix , que l'amour moins heureux
En vain cherche sans cesse.
Comme en fait de fleurs ,
Messieurs les seigneurs
A leur aise moissonnent ,
Ces maîtres grivois
En prennent , je crois ,
Beaucoup plus qu'ils n'en donnent.

ANNETTE.

Madame ne vient pas ; et le temps...

RICHELIEU.

Est-il si précieux ? A votre âge , on a tant de beaux moments ! C'est au mien qu'il faut les saisir : ils sont si rares ! je sens pourtant que j'en retrouverais encore , si vous étiez toujours près de moi.

ANNETTE.

Monsieur a bien de la bonté.

VOISENON.

Je le crois bien ; il voudrait faire pour vous l'impossible.

RICHELIEU.

Alte là, monsieur, s'il vous plaît.

Air : *Ça fait toujours plaisir.*

Orgueilleuse jeunesse,
Si vous fixez les jeux,
Laissez à la vieillesse
Quelques retours heureux.
Parfois, même à notre âge,
Par un doux souvenir,
Près d'un joli visage
On se sent rajeunir ;
Ça fait, ça fait toujours plaisir. (*bis.*)

SCENE XI.

LES MÊMES, Mme. FAVART (*parée*,) FAVART.

Mme. FAVART.

M. le maréchal, que nous avons d'excuses à vous faire !

RICHELIEU.

Quand on vous voit, madame, on ne peut plus vous en vouloir.

FAVART.

J'ai profité, comme je le devais, de l'avis que monseigneur m'a donné.

RICHELIEU.

Votre rosière est charmante, M. Favart.

VOISENON.

De laquelle parlez-vous, M. le duc ?

RICHELIEU.

Ma foi, de toutes les deux.

FAVART.

Je ne sais ce que le public pense de ma *Rosière* : mais, celle que vous voyez est bien aimable.

RICHELIEU.

Je ne m'étonne pas si la rose lui est décernée.

ANNETTE.

Ce n'a pas été sans cabale toujours : et je crains bien que quelque rivale ne vienne auprès de Madame Favart se plaindre...

RICHELIEU.

Soyez tranquille, ma petite ; s'il en vient, je me charge de les recevoir : j'aime à consoler de pareils malheurs.

Mme. FAVART.

Rassurez-vous, ma chère Annette.

ANNETTE.

J'ai si peu fait pour obtenir le prix !

FAVART.

Si peu fait ! M. le duc, elle a eu le courage de refuser, et de laisser partir pour l'armée, un jeune homme qui lui était bien cher, pour ne pas quitter ses parents, dont son travail soulageait le malheur.

VOISENON.

Air ; *muse des jeux et des accords champêtres.*

Depuis long-temps, ce n'est plus qu'au village
Qu'on trouve encor ces exemples touchants ;
D'un bois paisible ainsi l'heureux ombrage
Des feux du jour défend la fleur des champs.
Pour vous, Annette, on tresse une couronne.
Que rien ne trouble un triomphe si doux.
Lorsqu'aujourd'hui la vertu vous la donne,
Chacun voudrait la recevoir de vous.

ANNETTE.

Comment me trouvez-vous, madame ?

Mme. FAVART.

Fort bien, mon enfant ; allez rejoindre vos parents, et préparez-vous à célébrer avec gaîté la fête que vous devez embellir.

ANNETTE.

Ah ! si Bastien revenait aujourd'hui, je n'aurais rien à désirer. (*Elle sort.*)

SCENE XII.

Les mêmes, excepté ANNETTE.

RICHELIEU.

Eh bien, mon cher Favart, vous venez d'écrire à MM. de l'Académie ; vous avez droit à leur suffrage.

Air : *dans la vigne à Claudine.*

Tout Paris de *Nicette*
Partage le chagrin ;
Et chacun pour *Annette*
A les yeux de Lubin.
Vous régnez sur la scène.
Nos plus heureux auteurs
Ne glanent qu'avec peine
Après vos *Moissonneurs*.

FAVART.

Je ne mérite pas de si grands éloges ; qu'est-ce qu'un talent comme le mien, M. le maréchal, près des trésors que Paris recèle.

Mme. FAVART.

Qui ne les connaît pas ?

Air *du vaudeville de Voltaire chez Ninon.*

Chantre des Français du vieux temps
Dubelloy les immortalise ;
Et Piron de ses traits mordants
Accable toujours la sottise ;
Tour à tour sublime et malin,
Par le feu qui le brûle encore,
L'heureux Voltaire à son déclin
Paraît toujours à son aurore.

RICHELIEU.

C'est un grand homme à qui j'ai le premier donné la main.

VOISENON.

Vous étiez deux, M. le maréchal.

RICHELIEU.

Messieurs, messieurs, je vous en prie, abandonnons à l'Académie le style de l'éloge. Je vais dîner au château, nous nous reverrons ce soir à la fête ; mais surtout...

Air : *Lon lan la landerirette.*

Laissons-là ce froid langage ;
La gaité, c'est mon avis,
Sera mieux à notre usage ;
Tâchons donc, mes chers amis,
De la retrouver au village,
Puisqu'on l'exile de Paris.

Fille vertueuse et sage
Va bientôt avoir le prix ;
Cette merveille, je gage,
Charmera les yeux surpris :
Et je viens la voir au village,
Car on n'en voit guère à Paris.

Notre docte aréopage
Entre tous nos beaux-esprits
Cherche a fixer son suffrage ;
Quant aux gens dignes du prix,
Peut-être sont-ils au village,
Mais ils ne sont pas a Paris.

(*Fausse sortie du maréchal.*)

SCENE XIII.

LES MÊMES, FINETTE, *accourant.*

FINETTE.

Madame, madame, un homme est là bas qui demande à vous parler ; si je ne me trompe pas, c'est un commis de la douane. Il prétend que nous avons ici des marchandises prohibées : ce ne peut être que ces dentelles (*elle les montre.*) que j'ai trouvées ce matin dans vos malles.

Mme. FAVART.

Qui peut les y avoir mises ?

FINETTE.

Je ne sais, madame : mais enfin, vous les voyez.

FAVART.

Eh bien ! il faut les lui remettre, et payer.....

RICHELIEU.

Non pas : non pas, morbleu. J'ai toujours beaucoup aimé à faire la contrebande.

VOISENON.

Je parierais que c'est un tour du fermier-général.

FINETTE.

Je le croirais assez ; et c'est moi qui ce matin lui ai montré ces maudites dentelles. Mais, il me vient une idée qui peut réparer ma faute... et nous tirer d'embarras. Si madame veut me seconder, nous allons la mettre à exécution.

TOUS (*excepté Richelieu.*

Voyons : quelle est-elle ?

FINETTE.

Je deviens pour un moment la maîtresse de la maison : on a vu des métamorphoses aussi subites ; madame baragouine à merveille toutes les langues, elle est une Allemande, que j'ai reçue chez moi, et à qui ces dentelles appartiennent.

VOISENON.

Bien imaginé.

FAVART.

Ton plan est accepté.

Mme FAVART

Je suis à mon rôle. (*Elle prend dans la malle un chapeau et un mantelet.*)

FAVART.

Je vais faire entrer.

RICHELIEU, *à part.*

Une ruse de guerre ! Morbleu, c'est trop d'honneur pour ces messieurs. (*Il s'assied.*)

SCENE XIV.

LES MÊMES, M. DE LA SAISIE.

DE LA SAISIE.

Air : *Mes chers amis, pourriez-vous m'enseigner ?*

De par le roi,
Représenté par moi,
Martin-Luc-Roch de la Saisie,
Je viens ici,

A bon droit, dieu merci,
Faire une petite saisie,
A l'instant exhibez
Les effets prohibés,
Que sans tarder vous devez me remettre.
Il faut frapper de tels abus :
Quand des objets sont defendus,
On ne doit pas se les permettre.

Mme. FAVART, *à* (*Finette.*)

Jesus Mingote, ma bonne amie, que foilà un homme qui être laid !

DE LA SAISIE.

Mesdames, quelle est ici la maîtresse de la maison?

FINETTE.

C'est moi, monsieur.

DE LA SAISIE.

C'est madame Favart à qui j'ai l'honneur de parler?

FINETTE.

Elle est devant vous.

DE LA SAISIE, *à part.*

C'est singulier, on m'avait dit qu'elle était imposante ; elle ne m'en impose pas du tout.

RICHELIEU.

Parbleu, voilà un faquin que je ferais bien jeter par les fenêtres ; et si j'appelle mes gens.....

DE LA SAISIE.

Alte là, mon beau monsieur : nous connaissons ça. Vous êtes sans doute aussi de la troupe.

VOISENON.

Monsieur l'a commandée plus d'une fois.

DE LA SAISIE.

Ah ! Monsieur est le directeur.

FAVART.

Cela ne l'empêche pas de jouer un grand rôle.

DE LA SAISIE.

Messieurs, il ne s'agit pas ici de jouer la comédie.

FINETTE.

De quoi s'agit-il donc, monsieur ?

DE LA SAISIE.

Nous sommes avertis, madame, que vous avez reçu des marchandises allemandes : ce n'est pas moi que l'on trompe sur cet article-là. Dieu merci, j'ai voyagé en Allemagne.

Mme. FAVART *à part.*

Ah ! mon dieu. (*Haut.*) Ah ! mon tié, monsié, vous avre voyaché tans l'Allemagne ! ah que che sis aise ! je être de ce pays là, monsié, vous ne le croire pas pit-être. Depuis que che avre quitté la pays, j'avre beaucoup perdu te mon accent.

DE LA SAISIE.

Il y paraît.

RICHELIEU *à part.*

Ce que c'est que d'avoir voyagé !

Mme. FAVART.

Monsié, vous avre été à Mounich, à Francfort, à Ulm, à Ingolstald, à Manheim, à Colmar ? ah ! Colmar, la cholie pays : que che la regrette ! Eh ! mais, monsié, répondir donc : vous être là comme iné statue. Ah ! Jésus Mingote, que lé hommes être peu calants dans lé France !

DE LA SAISIE.

Mais, madame,.....

Mme. FAVART.

Vous avre pit-être connu à Berlin la colonel de la cavalerie du roi de Prusse, la choli homme ! qu'il être bien fait ! li être in peu plus crand que fous, ah ! la bel homme ! li avre dû m'épouser, monsié ; mais la veille d'ine bataille m'avre laissé là, et m'avre écrit depuis qu'il être mort ; moi ne m'en consolir chamais. Encore si son souvenir ne m'avre pas fait rejeter, sans les entendre, tous les messiés qui se sont présentés. Ah ! je le vois bien ; (*En regardant le Maréchal de Richelieu.*)

Air allemand. *L'homme est honnête.* (Des Hasards de la guerre.)

Tout doit apprendre
Qu'il ne faut en aucun temps,
Sans les entendre,

Juger les gens.
Se prévenir à son danger.
D'avance il ne faut rien juger.
Ne donnons point de cours
Aux vains discours.
Moi, je dis, tous les jours,
Tout doit, etc.

C'est mon avis.

DE LA SAISIE.

Mais je vous répète, madame,.....

Mme. FAVART.

N'avre pas connu ma colonel, monsié?

DE LA SAISIE.

Madame, je ne connais que mon devoir: et je viens ici pour saisir des dentelles... Je m'empare de ce carton..... (*Il prend le carton de dentelle.*)

Mme. FAVART.

Saisir mes dentelles, jésus mingote! des dentelles qui m'avre tant coûté! l'y être un présent de ma pauvre défunt. Saisir mes dentelles! moi n'avre chamais été saisie, monsié; ma bonne amie, l'y être possible que dans vostre pays on tourmente ainsi les pauvres étranchés!

DE LA SAISIE.

Quoi! madame, ces dentelles ne sont pas à vous? elles appartiendraient à cette Allemande?

Mme. FAVART.

L'y être mon propriété, monsié.

FINETTE.

Eh! monsieur, c'est ce qu'on vous aurait dit depuis une heure, si vous daigniez nous écouter.

DE LA SAISIE.

Morbleu, madame, je ne m'entends pas.

VOISENON.

Vous êtes bien heureux, monsieur.

DE LA SAISIE, *à madame Favart.*

S'il est ainsi, madame, vous n'êtes pas dans le cas de la saisie; et le gouvernement accorde aux

étrangers l'entrée libre des marchandises, qui ne sont qu'à leur usage. Voici votre carton.

VOISENON, *à part.*

La bonne dupe !

FAVART, *à part.*

Le sot !

Mme. FAVART.

Monsié être bien bon de me rendre ce qui m'appartient.

FINETTE.

Eh! monsieur, sans cela n'aurions-nous pas dérobé ces objets à tous les yeux?

RICHELIEU.

M. de la Saisie, vous êtes un homme précieux à la ferme.

DE LA SAISIE.

Messieurs, jusqu'à présent on ne m'a pas encore attrapé toujours.

Mme. FAVART, *emportant le carton de dentelles.*

Monsié, on ne sait pas ce qui peut arriver : et si chamais vous avre besoin de retourner dans l'Allemagne, ly être enchantée de fous recevoir chez moi. J'avre bien l'honneur de vous saluer. (*A part.*) Le maréchal a paru surpris; achevons de gagner mon juge. (*Haut.*) J'avre bien l'honneur de vous saluer. (*Elle sort.*)

SCENE XV.

LES MÊMES, excepté Mme. FAVART.

DE LA SAISIE, *à Finette.*

Pardon, madame. Je vois que je suis venu pour rien; mais, je ne regrette pas ma visite. J'aime beaucoup la comédie, messieurs : et quand les devoirs de ma charge m'ont laissé quelques moments, je l'ai jouée avec succès en société bourgeoise.

FINETTE.

Je le crois facilement.

Air : *Lubin est d'une figure.* (d'Annette et Lubin.)

Monsieur est d'une figure
Qui met tout le monde en train.
On admire sa tournure,
Son air agréable et fin.

VOISENON.

C'est l'instinct de la nature.
Voyez ce rire ingénu.

FAVART.

Son âme est naïve et pure ;
Et l'on dit, quand on l'a vu :

FAVART, VOISENON ET FINETTE.

Qu'il a d'élégance
Dans son maintien !
Quelle noble aisance !
Ah ! qu'il est bien ! (*bis.*)

DE LA SAISIE.

Messieurs, messieurs, vous me rendez confus.

FAVART ET VOISENON.

Non : d'honneur,

Monsieur est d'une figure, etc.

DE LA SAISIE.

Messieurs, enchanté de me trouver avec des gens d'esprit comme vous.

FAVART.

M. de la Saisie, je vous demande votre amitié ; et pour en serrer les liens, je veux vous faire connaître un homme qui n'a jamais reconnu de barrières, (*montrant Richelieu*) c'est monsieur que voici.

DE LA SAISIE.

J'ai bien vu qu'il avait l'air d'un luron.

RICHELIEU.

M. de la Saisie, vous avez trop d'esprit pour croire un pareil rapport ; mais moi, je vous dénonce ces messieurs comme mettant de mauvaises pièces en circulation.

DE LA SAISIE.

Messieurs, je vois que vous êtes des plaisants.

VOISENON.

Vous l'êtes bien davantage, monsieur.

RICHELIEU.

Si vous m'en croyez, vous ne quitterez pas ces gens-là, et je suis sûr que vous trouverez, chez monsieur l'abbé, bien des choses qui ne devraient pas y être.

DE LA SAISIE.

Messieurs, messieurs, j'ai bien du plaisir à vous entendre, mais...

Air : *Déjà la trompette guerrière.* (de Renaud.)

Déjà le devoir trop sévère
M'avertit de quitter ces lieux ;
» Sa voix m'appelle à la barrière,
Messieurs, recevez mes adieux.
Les autres personnages en choeur.
Puisqu'on l'attend à la barrière,
Messieurs, faisons-lui nos adieux.
(*Fausse sortie de la Saisie.*)

SCENE XVI.

LES MÊMES, Mme. FAVART. (*Elle a le costume de Nicette dans la* Chercheuse d'esprit.)

(*Pendant la première moitié de cette scène, Voisenon doit empêcher Richelieu de voir Mme. Favart.*)

Mme. FAVART.

Air : *Quel désespoir!* (de la Chercheuse d'Esprit.)

Quel désespoir
D'n'avoir pas la rose à mon âge!
Quel désespoir!
J'en pleure du matin au soir.
Pour qui, pauvre Nicette,
Auras-tu des appas?
La fleur que je regrette
Ne se retrouve pas.
Quel désespoir, etc.

RICHELIEU.

Encore une rosière : Voisenon, Voisenon, c'est une visite pour nous celle-ci.

Mme. FAVART.

Pardon, messieurs, si j'vous dérangeons ; mais c'est pus fort que moi, l'chagrin m'a fait perdre l'esprit, et je viens ici me plaindre à Mme. Favart.

FINETTE.

Parlez, ma belle enfant.

DE LA SAISIE, *revenant.*

Oh! mon dieu, cette pauvre petite, elle m'intéresse.

Mme. FAVART, *à part.*

Bon, il ne me reconnaît pas.

VOISENON, *à part.*

Elle est charmante!

FAVART, *à part.*

Je devine son motif.

FINETTE, *à part.*

On croirait que c'est moi qui l'ai habillée.

Mme. FAVART.

Avoir donné la préférence à c'te p'tite Annette!

DE LA SAISIE, *à Richelieu.*

C'est la rose qu'on lui aura refusée.

Mme. FAVART.

Hélas! oui, messieurs, voyez l'injustice!

Air : *Du vaudeville de la rosière de Salency.*

« Un jour d'été, Jean Guignolet
» Dormait dans le creux d'une roche ;
» Pour voir un peu comme il dormait,
» Tout doucement v'la que j' m'approche
» Et que j'lui jette mon bouquet.
» C'est ce don la qu'on me reproche.
» Eh! bien, eh! bien,
» Voyez-vous a quoi l'on s'expose :
» Il ne faut qu'un rien,
» Un petit rien,
» Un petit rien,
» Pour perdre le prix (*bis.*) de la rose. »

RICHELIEU.

Venez, venez, mon enfant, je vous consolerai moi, et quand on est jolie comme vous..... à mon tour, Voisenon, vous m'empêchez de la voir.... Eh ! c'est madame.....

(*Voisenon fait signe à Richelieu de se taire.*)

Ma foi, je suis aussi bête que monsieur, j'y ai été pris.

FINETTE.

Doit-on se désoler de la perte d'une rose?

DE LA SAISIE.

Sans doute à Paris on ne s'afflige pas de çà.

Mme. FAVART.

C'est que vos belles dames ont pus d'esprit que nous, et çà doit être.

Air : *Songez donc que vous êtes vieux.* (de Florian.)

Si je manquons d'esprit, hélas !
Comment en avoir au village !
A Paris, je n' m'étonnons pas
Si vos-dam' en ont davantage ;
De c'te marchandise en crédit,
Pour nous pourvoir j'n'avons personne ;
Mais quand all' cherchont de l'esprit,
Y en a plus d'un qui leux en donne.

RICHELIEU.

Vous n'irez pas si loin, ma petite, pour en trouver.

Mme. FAVART.

Pardine, à présent qu'est-ce qui voudra m' donner le bras, je gagerais qu' Jean Guignolet n' voudra pas tant seulement me regarder ; ah ! mon dieu, mon dieu ! faut-il que j'aie été dans cette maudite roche !

Quel désespoir ! etc. (*Elle sort.*)

SCENE XVII.

Les mêmes, excepté Mme. FAVART.

DE LA SAISIE.

Me voilà tout ému, que je suis donc sot !

FINETTE.

C'est vrai, vous avez l'air touché.

DE LA SAISIE.

Cette jeune fille m'a tellement intéressé, qu'elle m'a fait oublier l'heure.

RICHELIEU.

Elle la ferait oublier à bien d'autres.

DE LA SAISIE.

Messieurs, j'ai l'honneur de vous saluer. *Il sort.*

FINETTE *le reconduisant.*

Quel désespoir !
J'en pleurerai matin et soir. (*Elle sort.*)

SCÈNE XVIII.

VOISENON, FAVART, M. DE RICHELIEU, DORIMONT, ANNETTE.

DORIMONT, *à part.*

Du désespoir, bon nous y voilà.

ANNETTE, *accourant.*

Ah ! mon dieu, mon dieu, ce qu'on dit dans le village, est-il vrai? on serait venu arrêter Madame Favart, une si bonne dame qui nous fait tant de bien.

DORIMONT.

Eh ! non, non.

FAVART.

Rassurez-vous, aimable enfant, elle est ici.

ANNETTE.

On disait pourtant avoir vu roder, autour de sa maison, de méchantes gens.

RICHELIEU.

Quelque faquin lui aura procuré cette aimable visite.

VOISENON.

Convenez, M. Dorimont, qu'il n'y a qu'un faquin qui ait pu lui jouer ce tour là.

DORIMONT.

C'est vrai, c'est vrai, cependant.....

ANNETTE.

Mais je ne la vois pas ?

DORIMONT, *à part.*

Dissimulons. (*Haut.*) Messieurs, si je puis vous être de quelque utilité, M. Favart doit savoir que je suis assez son ami pour arranger cette affaire-là.

VOISENON.

Vous seriez assez généreux...

DORIMONT.

Mon crédit, ma bourse, tout est à son service, et dût-il m'en coûter mille écus.....

VOISENON *à part.*

Parbleu, il me vient une bonne idée. (*Haut.*) Vous savez bien qu'il n'en coûtera pas tant; mais je doute.....

DORIMONT.

Toujours railleur, monsieur de Voisenon ; mais ma réponse sera plus solide que vos épigrammes. (*Il jette en l'air une bourse que Finette, en arrivant, prend à la volée.*)

SCENE XIX.

LES MÊMES, FINETTE.

VOISENON, *à Finette.*

Monsieur voulait déposer cette bourse dans de fidèles mains, elle ne pouvait pas mieux tomber.

FAVART *à M. Dorimont.*

Reprenez cet argent, monsieur. (*à Finette.*) J'espère, mademoiselle.....

VOISENON.

Non pas, non pas, on ne doit jamais s'opposer aux actes de bienfaisance.

FAVART.

Je ne souffrirai pas...

VOISENON.

C'est peut-être le premier que monsieur fasse de sa vie.

DORIMONT.

Qu'est-ce à dire, s'il vous plaît ?

VOISENON.

Que Mme. Favart a su payer elle-même l'amende ; mais que pour vous consoler, votre argent servira de dot à cette jeune rosière.

FINETTE, *à M. Dorimont.*

Je remplis vos intentions.

ANNETTE *à M. Dorimont.*

Ah ! monsieur, comment reconnaître ?

DORIMONT.

Je n'entends pas ça, je n'entends pas ça, qu'on me rende.....

VOISENON.

N'admirez-vous pas, M. le maréchal, la générosité de M. Dorimont ?

RICHELIEU.

Il se fera rayer du tableau de la compagnie.

DORIMONT *à part.*

Un maréchal, un maréchal ! (*Haut.*) Oui, messieurs, vous avez lu dans mon âme, et je suis enchanté de contribuer au bonheur... (*A part.*) Peste soit du maudit abbé...

SCENE XX ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, Mme. FAVART.

RICHELIEU.

Venez, madame, venez recevoir les justes éloges que vous méritez.

Mme. FAVART.

M. le maréchal, c'est moi qui vous dois des excuses pour la scène dont vous avez été témoin ; daignerez-vous oublier.....

RICHELIEU.

Je l'oublierai si peu, que je veux faire partager à la cour et à la ville le plaisir que vous m'avez fait éprouver. Oui, madame, dès ce moment vous pouvez vous regarder comme sociétaire de

la Comédie italienne, et bientôt vous en serez l'ornement et l'appui.

Mme. FAVART.

M. le maréchal... (*à son mari.*) Ah ! mon ami, je pourrai donc te rendre les sacrifices que tu as fait pour moi.

FAVART.

Ce n'est pas en vain qu'on a nommé M. de Richelieu le protecteur des talents.

VOISENON.

Et de la beauté.

DORIMONT *à part.*

M. de Richelieu ! que je m'applaudis de ma conduite !

FINETTE *à Richelieu.*

M. le maréchal, un de vos gens, qui arrive à l'instant de Paris, apporte cette lettre pour vous.

RICHELIEU *prenant la lettre.*

Elle est de l'Académie ; vous permettez, mes amis. (*Il lit.*)

M. LE MARÉCHAL,

« J'ai l'honneur de vous annoncer que d'après » les sollicitations de M. Favart en faveur de » M. de Voisenon, ce dernier vient d'être nom- » mé membre de l'Académie française, en rem- » placement de M. de Crébillon. »

DUCLOS, *secrétaire perpétuel de l'Académie.*

VOISENON, *à Favart.*

Ah ! mon ami, depuis long-temps je connaissais ton esprit, mais je ne connaissais pas encore toute la bonté de ton cœur.

FAVART.

Air : *Voila bien ces lâches mortels.*

Seul je me parais jusqu'ici,
Par respect pour ton caractère,
Du tribut que m'avait fourni
Ta muse piquante et legère.

De nos torts communs me charger,
C'était une œuvre méritoire ;
J'ai dû t'en sauver le danger,
Mais je dois t'en rendre la gloire.

RICHELIEU.

Messieurs, de pareils traits sont rares.

DORIMONT.

C'est superbe, et je ne le croirais pas si je n'en étais témoin.

RICHELIEU.

Mes amis, il est trop tard pour que je me rende au château, je vous demande à dîner, et je veux que ce soir nous allions ensemble voir couronner cette gentille rosière, en attendant que nous la marions.

Mme. FAVART.

C'est trop d'honneur, M. le maréchal.

RICHELIEU

Surtout point de cérémonie ; il n'en faut pas pour M. Dorimont, et je n'en exige jamais.

DORIMONT, *à part.*

Comme ces grands seigneurs sont aimables !

FAVART.

M. le maréchal, je crains bien que vous ne regrettiez le château.

RICHELIEU.

Le regretter ! quand je trouve ici une fille innocente à quinze ans, un auteur qui sert ses rivaux, un fermier-général qui donne sans intérêt, et surtout un talent comme celui de Mme. Favart; convenez messieurs, qu'on n'en trouve pas autant tous les jours.

VAUDEVILLE.

Air : *du vaudeville de madame Scarron.*

RICHELIEU.

Chez Favart (*bis.*) la noble franchise
Guide tour-à-tour
Le plaisir, les arts et l'amour ;
L'amitié (*bis.*) qui les électrise
N'a fait qu'un seul nom
De Favart et de Voisenon.

FINETTE.

De monsieur de la Saisie
La finesse est en défaut,
Un moyen de comédie
Nous a servis comme il faut.
Mon sexe, en ruses fertile,
Ne peut se plaindre du sort,
Toujours le plus habile
Triompha du plus fort.

TOUS.

Chez Favart, etc.

DORIMONT, *à Favart.*

Apôtres du vaudeville,
Couple malin et joyeux,
Amusez encor la ville
Avec vos couplets heureux;
La barrière du Parnasse
N'est pas soumise à nos lois :
Sur l'esprit et la grâce
Nous n'avons aucuns droits.

TOUS.

Chez Favart, etc.

FAVART.

En contrebande le drame,
Par fois entre chez Momus,
L'amour auprès d'une femme,
Vient en dépit des argus.
En plaisirs comme en affaire,
Dans les arts, dans les métiers,
Au Parnasse, a Cythère,
Que de contrebandiers !

TOUS.

Chez Favart, etc.

ANNETTE.

Les garçons de ce village
Viendront en vain près de moi,
Au seul objet qui m'engage
Je conserverai ma foi.
J'obtiens la rose si chère,
Et comme elle est tout mon bien,
Je veux l'offrir entière
A mon ami Bastien.

TOUS.

Chez Favart, etc.

VOISENON.

Des trésors de l'espérance,
Le ciel prodigue envers nous,
Nous a donné l'assurance
De l'avenir le plus doux;
Sur sa promesse je compte;
Et, certain de son effet,
Moi j'ai pris un a-compte
Des plaisirs qu'il promet.

TOUS.

Chez favart, etc.

RICHELIEU.

J'ai toujours aimé la guerre,
Et si Mars guida mes pas,
Sous les drapeaux de Cythère
J'ai vieilli dans les combats.
Jadis aux Anglais rebelles
Si j'ai fait baisser le ton,
A mon tour près des belles
Je baisse pavillon.

TOUS.

Chez Favart, etc.

Mme. FAVART, (*au public.*)

Favart enchanta la France;
Essayer de l'imiter,
Messieurs, sur votre indulgence
Sans doute c'est trop compter.
Ah! pour moi quel doux salaire,
Si, surpassant mon espoir,
Un instant le parterre
Avait cru la revoir!

TOUS

Chez Favart, etc.

FIN.

PQ
2367
M4M3
1809

Moreau, Charles Francois Jean Baptiste

Madame Favart

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY